

Présentation de Christian Dupraz architecte

Christian Dupraz

Merci à Jean-Paul et à Olivier. En même temps, je ne sais pas si c'est un vrai remerciement que je dois leur adresser, puisque j'ai réfléchi pendant quelques jours, voire même quelques semaines au sujet de leur invitation. Finalement, j'étais plutôt intrigué à propos du concept même de cette soirée, à savoir, émettre une série d'idées pour Genève.

Je ne veux pas faire le nihiliste ou la personne qui ne souhaite pas montrer de projet mais penser à une idée pour Genève peut se comparer à une situation de sauvetage du genre.

« Dis-moi, ce soir, j'invite des amis pour dîner, as-tu une idée pour l'entrée, parce que je suis un petit peu perdu ? ». Du coup, j'avais le sentiment que notre démarche de ce soir pouvait revêtir le rôle d'une « solution » amenée de manière in extrémiste, un rempart de faible importance face à un problème plus important. J'avais plutôt envie de me situer dans une sorte d'interrogation, non pas prétentieuse, mais dotée d'une vision plus globale.

Aujourd'hui, je n'ai pas d'image de projet pour Genève, mais peut-être que je n'ai pas eu la volonté d'en avoir. Par contre, j'ai vraiment envie de vous parler d'un projet, tout à fait exceptionnel et passionnant, qui plus tard, je l'espère, pourra être discuté ensemble.

Ce projet s'appelle « Tallinn ». Il s'agit d'une ville en Estonie récemment entrée dans la communauté européenne. C'est un projet particulièrement intéressant, puisqu'il a la capacité d'interroger la notion du développement de la ville, non pas en tant que dessin et formes sur un territoire, mais en tant qu'organisation spatiale. Au fond, il replace la question de l'habitat au centre de la pensée urbaine qui détermine les éléments structurant le plan urbain.

Ce projet se situe dans un processus constant instauré et initié par un regroupement de personnes, excessivement éclectiques, allant du géologue, au géographe, à l'ethnologue, l'historien, l'économiste, l'architecte, le paysagiste. Au-delà de ce côté un peu « seventies » par le regroupement des compétences, c'est évidemment une réunion de spécialistes, des gens complètement intégrés dans le développement des problématiques actuelles et qui trouvent ici le moyen de formuler de nouvelles hypothèses pour un développement urbain à partir d'un processus d'engagement, de renseignement et de partenariat entre une idée et finalement le désir de la réaliser.

Dans ce projet, il s'agit de débattre les propositions en fonction de leur cohérence et de leur adaptabilité. Le postulat est, pour l'ensemble des acteurs engagés, un moyen de questionner à nouveau leurs médiums respectifs ou leurs propres actions afin d'en dégager de nouvelles méthodes applicables rapidement grâce à ce projet stimulant et novateur.

Cette ville est un donc un véritable laboratoire, engagé dans un processus perpétuel, qui fixe comme données de base l'habitat. L'habitat sous forme évidemment différente de celle que l'on connaît aujourd'hui. Il se présente sous une forme inventée, dans une autre relation à la spatialité, avec des dispositions qui nous sont peu connues et peu imaginables, appartenant un peu plus au domaine de la science-fiction qu'à celui des architectes.

La relation habitat-loisir-travail est complètement réévaluée par les nouvelles technologies, il n'est plus question de concevoir le déplacement absolu du pendulaire, la mixité est complètement insérée dans la relation à l'architecture. Une autre forme très importante tout à fait extraordinaire, est la réévaluation du foncier, il ne s'agit plus d'envisager le foncier comme nous le connaissons, par une certaine relation déterminée entre le public et le privé qui favorise le développement du parcellaire et l'organisation sectorisée du territoire. Dans cette situation, le foncier est complètement fusionnel avec cette idée de processus et donc les formes et les divisions parcellaires du territoire, issues de ce projet, sont complètement modifiées. Du point de vue légal, ce qui est intéressant, c'est que le foncier et sa conséquence sur l'organisation structurelle des propriétés ne possèdent pas de cadre juridique leur permettant d'être analysés avec nos critères actuels. En étudiant la forme de ce projet, ce dernier apparaît mouvant et absolument aléatoire.

De plus, le projet considère que la ville se fabrique de manière accumulative et qu'elle n'a pas de plan, ni de Master plan. Il n'y a pas d'organe décisionnel. Elle est constituée sur la base d'un regroupement d'idées et d'envies et sur une accumulation d'objets qui construisent, de manière cohérente et incohérente, une complexité, une structure urbaine absolument folle et riche. C'est une ville fragile, excessivement fragile, qui se détruit et se constitue en même temps. Les matériaux utilisés sont essentiellement des matériaux à faible capacité de durabilité pour être dans un processus de reconstruction perpétuel. Dans cette logique, le rapport à la notion de propriété est réévalué au point que la durabilité de ces objets est déterminée par l'indice de fragilité. Cet aspect instaure le fait que tous les dix ans, les objets ou les réalisations, peuvent être modifiés et se transformer.

Dans ce projet, l'insertion du végétal est fondamentale. Celui-ci n'est pas déterminé selon un emplacement précis. Il n'existe aucune zone verte à proprement parler. Le végétal participe à l'évolution de l'architecture et construit son propre territoire, puisque dans le fond, l'évolution de ce végétal n'est pas contrôlée ou peu contrôlée.

Ensuite, il y a évidemment la notion de topographie. L'intérêt dans le cas présent réside dans le fait que la ville et la topographie ne font qu'un. Le développement urbain s'inscrit de manière fusionnelle avec les caractéristiques géographiques du lieu. Il y a une vraie filiation, une cohérence entre la relation urbaine et la relation topographique.

L'effet stimulant de ce projet est donné par la pluralité des acteurs sociaux, des architectes intéressés par cette proposition et qui ne sont pas confrontés ici à la logique de la commande. Le processus de création est complètement fou, puisqu'il ne s'agit pas de mandats mais d'actions de réflexion incitant les acteurs à dialoguer entre eux, généralement par l'intermédiaire d'internet. Ce grand projet ressemble un peu aux échanges qui nourrissent le développement de nos propres projets, il ressemble dans son fonctionnement à une « école d'architecture » en grande nature.

Ma présentation, problématise une séparation entre ce qu'on peut appeler la vision des « utopistes » et la vision des « utopiens ». Dans une phrase célèbre, Henri Lefèvre, distingue les utopistes qui explorent l'impossible, des utopiens qui dégagent le possible. Le projet dont je parle appartient à la deuxième catégorie.

Pour clore cette présentation, j'ai choisi de mettre en évidence l'introduction d'un texte écrit par Francesco Careri¹ consacré à la rétrospective de l'œuvre de Constant, que vous connaissez certainement, et du projet « New Babylon », la première cité nomade. Ce travail est réalisé entre les années 50 et 60 et diffusé abondamment dans la revue de l'international Situationnisme.

« Don't stop dreaming, make revolution for fun, not for work! ». C'est avec ces mots que le poète Simon Winkenoog choisit d'ouvrir le colloque sur New Babylon, « The Value of Dreaming the City of Tomorrow », qui se tient le 26 janvier 2000 à la faculté d'architecture de Delft. Dans l'amphithéâtre bourré d'étudiants, son cri a des accents d'apocalypse. Sur le podium défilent les stars de l'architecture des années soixante-dix défilent : Peter Cook, d'Archigram, Adolfo Natalini, de Superstudio et Elia Zanghelis de Oma.

C'est la première fois que les membres, les plus avancés de l'avant-garde radicale sont invités à un échange de vues sur New Babylon, la première cité nomade dans le panorama de l'architecture ; La première fois aussi que Constant visite tour à tour, la cité mobile d'Archigram (Walking City, 1963-1964), les grilles énergétiques de Superstudio (Atti Fondamentali, 1971-1973) et les zones d'« intensif désir métropolitain » dans lesquelles se réfugient les « prisonniers volontaires de l'architecture » de l'Oma (Exodus, 1972). Je l'observe pendant que se succèdent les communications, imaginant qu'il est important pour lui de constater que son message a traversé un demi-siècle d'architecture et qu'aujourd'hui encore il nourrit les rêves des jeunes générations d'étudiants et d'architectes. Mais en vérité, Constant à l'air plutôt déconcerté, comme si son message n'avait pas été saisi à fond. Lorsque je m'adresse à lui à la fin du colloque, il murmure à mon oreille : « Mais tout ça, qu'est-ce que ça a à voir avec New Babylon ? ».

Que répondre, même si dans un certain sens, je comprends très bien ce qu'il veut dire ? Alors je lui demande ce qu'il pense du fait que nombre de fragments de ses architectures se dressent aujourd'hui dans le monde entier pour célébrer l'image du capitalisme triomphant. À quoi il rétorque : « Ils se sont contentés de prendre les formes sans le contenu. Ma forme était conçue en fonction du contenu. D'ailleurs, j'ai toujours dit que New Babylon ne serait jamais réalisable dans la société actuelle et elle ne sera pas réalisée avec mes formes, ce sont les Néo- Babyloniens qui la réaliseront. »”

Vous l'aurez donc compris, j'ai choisi ce texte et l'image que vous voyez, une lithogravure de Constant datant de 1963, pour vous dire que « Tallinn » est un projet qui n'existe pas, mais un jour peut-être... à nous d'en reparler. Pour l'instant, rien n'est réel !

¹

« New Babylon. Le nomadisme et le dépassement de l'architecture – in « Constant une rétrospective », musée Picasso, Antibes, 2001

